

L'exil du savoir

Felip Martí-Jufresa

Je partirai d'une définition liminaire de l'exil, d'une sorte de slogan ou d'affiche que vous pourriez trouver sur le linteau d'une porte, une porte imaginaire qui serait la porte de tous les *chez-soi* possibles. Cette affiche énoncerait la loi de l'exil: "Défense de rentrer chez soi".

Nous dirons donc que quiconque se trouvera au seuil d'une telle porte se trouvera en situation d'exil. Or pour pouvoir comprendre cette loi, il faudra bien définir qu'est-ce que *chez-soi* veut dire? De quoi est-on interdit concrètement lorsqu'on est interdit de rentrer chez soi?

Mais avant de rentrer *chez* l'essence de la maison, où j'espère que nous aurons accès et nous serons bien accueillis, je voudrais commencer le cycle des variations du thème que je viens d'énoncer. Oui, j'aurais aussi pu dire "Défense de rentrer" tout court, et j'aurais alors éliminé une autre façon de dire le *chez-soi*, j'aurais éliminé *dedans*: "Défense de rentrer dedans", "Défense de dedans". On n'aurait pas pu échapper à la sémantique du dedans et du dehors si visitée par les styles philosophiques qui peuplèrent une bonne partie de la scène philosophique en langue française des années soixante et soixante-dix, autant donc s'y référer tout de suite. Que veut dire *chez-soi*, c'est encore que veut dire *dedans*.

Chez-soi et maîtrise

Le parti pris de cette tentative sera que *chez-soi* ou *dedans* est le nom donné à n'importe quelle situation de savoir ou de maîtrise. *Chez-soi*, *dedans* sont les noms que nous donnons à la situation créée par l'effectivité d'un savoir. Un étant est chez soi là où il sait faire ce qu'il fait. *Chez-soi* est le nom de la localisation d'un savoir, le nom donné au lieu où un savoir a lieu, et ce lieu n'est rien d'autre que le là d'un savoir, c'est-à-dire son effectivité même, l'effectivité du rapport établi entre celui ou ce qui sait et ce qui est su, c'est le nom donné à la situation de connaissance. *Chez soi* est le nom que nous donnons au rapport entre le sujet d'un savoir et l'effectivité même de son savoir: "là, je sais", "là, je suis *chez moi*". Là où a lieu du savoir, là il y a maison, là il y a chez-soi.

Si la condition de chez-soi, si l'intériorité est le fait du savoir, un effet du savoir, il faudra donc faire le point sur ce que *savoir* veut dire. Savoir c'est ici savoir faire, savoir avoir affaire avec... n'importe quelle activité, n'importe quelle pratique. Savoir faire c'est donc maîtriser ce qu'il faut faire pour que n'importe quelle activité ait lieu correctement, selon la règle ou les normes qui la constituent ou qui la définissent. Savoir marcher n'est rien d'autre que produire l'effectivité de la marche de façon régulière, sans tomber souvent; savoir parler une langue n'est rien d'autre que produire l'effectivité de la parole et de l'écoute de telle façon que l'intercompréhension se produise de façon banale, sans trop se tromper en prenant du sel là où il fallait laver le sol ou en recevant une livre de papier là où on attendait un livre. Savoir avoir affaire avec un programme informatique n'est rien d'autre que produire l'effectivité des opérations qu'il permet de faire de façon régulière et sans trop de soucis; savoir faire de la musique n'est rien d'autre que produire l'effectivité de ce qui sera reconnu dans tel ou tel contexte social comme étant de la musique et non pas de la peinture ou des stylos.

Plus de savoir

Ce n'est donc qu'à partir de ce concept du savoir et ainsi de la compréhension de ce que *chez-soi* veut dire, que nous pouvons aborder la loi de l'exil, cette loi que nous avons affiché en lettres capitales sur le linteau de toute porte, de tout seuil d'un dedans. Ainsi, notre affiche devient, dérive vers l'énoncé suivant: "Défense de savoir".

De la sorte, nous pouvons avancer maintenant plus sûrement qu'être en exil, c'est être là où on ne dispose plus d'un savoir maîtrisé de telle ou telle pratique, là où on ne sait plus comment faire, où on ne connaît plus la règle, le code, la norme qui nous permet d'avoir affaire avec... la parole, la peinture, la station droite, la vue, l'écriture, l'amitié, la justice, la confection de robes, la construction de maisons, que sais-je, le rapport avec les loups, etc.

L'exil c'est donc là où on se trouve en précarité de savoir de telle ou telle pratique, là où on ne dispose *plus* d'une maîtrise suffisante d'une situation,

d'une opération en cours. Là où une activité en cours nous échappe visiblement, effectivement. L'exil est l'évidence pratique ressentie par un corps d'une perte de savoir, de savoir-faire, de *techné* ou d'*epistemé* en vocabulaire grec classique.

L'exil naît, se forge comme comparaison entre un passé de maîtrise et un présent d'expérimentation, de paupérisation de l'expérience, de tâtonnement. Cette comparaison ne peut apparaître comme telle que par la présence de cette précarité où on ressent, où on traverse l'absence de savoir. L'exil est donc une expérience essentiellement rétrospective qui présuppose une mémoire de ce que fut un savoir, de ce qu'il réglait et de ce qu'il ne règle plus. En cela, c'est son évidence, l'exil est une situation essentiellement mélancolique ou triste – puisque expérience d'un impouvoir, traversée d'un désert de savoir (“cela fut, je ne pourrai plus savoir parler, faire de la musique, orienter mon existence, habiter la planète...”)- et, par cela même, très susceptible de virer à la nostalgie, c'est-à-dire, très concrètement, au désir de retrouver le savoir interdit, déchu, la maîtrise révolue. L'exil est le nom d'un terrain vague indéfini entre un savoir et un autre savoir, qui pourra être plus ou moins le même, mais qui ne peut pas être garanti; l'exil est la traversée effective de ce terrain vague, la pratique sans œuvre en quoi consiste concrètement ce vague, cette absence.

L'exil n'est donc pas simplement identifiable à l'ignorance, c'est un type ou un cas particulier d'ignorance, c'est un devenir ignorant là où on ne l'était pas. Ce n'est pas là où on ne dispose tout simplement *pas* d'un savoir, là où tout simplement on ne sait pas faire telle ou telle autre activité, là où on ne connaît tout bêtement pas la façon de faire, mais c'est là où on ne dispose *plus* de ce savoir par lequel auparavant nous menions à bien telle ou telle autre tâche, rapport, activité ou ensemble d'activités. La différence entre la simple ignorance et l'exil se laisse dire avec la différence que signifient ces deux formes de la négation: *ne pas*, *ne plus*. Le bébé ne sait *pas* parler, le travailleur immigré ou le voyageur ne savent *plus* parler; l'apprenti ne sait pas peindre, le peintre moderne ne sait plus peindre; le sujet gouverné ne sait pas gouverner, l'anarchiste ne sait plus gouverner...

Disons le même autrement, au risque de l'ennui. La maîtrise, le savoir, la connaissance est ce qui fait chez-soi et c'est ce chez-soi qui manque, qui fait défaut là où on ne sait plus comment faire, là où on est exposé à nouveau à la précarité de l'ignorance. La fixation d'une règle de construction signe la naissance d'un savoir, d'une connaissance et ainsi l'établissement, la bâtie d'un chez-soi. La pensée, la pratique artistique, le corps est chez soi là où il réussit à fixer une règle de construction, là où il opère régulièrement, *régulément*. Une règle de construction, en termes philosophiques, ça s'appelle *un concept*. Les pratiques régulées font le fond de ce que nous appelons les pratiques régulières, le tissu desquelles constitue un quotidien ou la vie quotidienne. Une pratique régulière de pratiques non régulées, voilà peut-être une définition de l'exil qui montre son instabilité, sa précarité paradoxale.



Le quotidien est un tissu de pratiques *conceptuées* ou déterminées, l'exil est un chiffon de pratiques *conceptuantes* ou réfléchissantes. Cet appel à la réflexion, à la recherche, à cette situation dans laquelle on est acculé à avoir affaire avec une activité sans en connaître les règles nous permet d'apercevoir le flanc par lequel peut affleurer une gaîté de l'exil. C'est ce trait qui nous permettra de comprendre postérieurement la possibilité d'une figure affirmative de cet exil.

Factures de l'exil

Ceci nous permet d'aborder la question de l'exil à partir de l'évidence de ses résultats. Ce que nous pouvons appeler, en faisant appel au bagage étymologique du mot, *la poésie de l'exil*, sa production, c'est autant toutes ces œuvres (souvent débordantes de maîtrise) qui figurent dans tous les sens imaginables le trait rétrospectif de l'exil, qui donnent forme à ce hiatus entre l'"avoir été" et le "ne plus être" du savoir, que tout ce qui est fait ou plutôt mé-fait ou dé-fait et qui atteste concrètement de la présence d'un non-savoir. La production de l'exil, ce sont, peut-être avant tout, les traces de ces pratiques *dérégées*, tâtonnantes, réfléchissantes: ces non-phrases a-grammaticales incompréhensibles, mais aussi ces phrases mal fichues, mal accordées, mal prononcées mais phrases quand même; ces gestes manuels hésitants, ces mouvements corporels gauches, ces erreurs, ces titubements. Un exil ne se manifeste que par tout ce grand sac d'errements, que par ce méli-mélo de bricoles et de ratés, de débrouilles et d'agencements qui "ne tiennent pas la route". L'exil, c'est le règne de l'erreur et de la débrouille: *l'empire du démerdement*. La poésie de l'exil est chacun de ces résultats, chacune des traces de ces mouvements: chiffons, faux-pas, essais de tout ordre, chutes, fragments, bouts, bredouillements... (Nom qui, cela soit dit au passage, vient du verbe *bredouiller* lequel à son tour provient du verbe *bretonner* qui ne voulait dire autre chose que "parler -français, cela s'entend- comme un Breton": on est bien au cœur de notre sujet...). L'archive principale de la poésie de l'exil c'est, avant tout, les poubelles. Mais aussi les tiroirs d'ateliers de tout ordre, les archives de la police, des douanes, de l'ANPE, partout où se déposent les traces de ce ne-plus-savoir, les dépôts de cette traversée de la non-maîtrise en quoi consiste concrètement l'exil.

Les tiroirs et les poubelles, au sens le plus strict du mot, mais aussi les "poubelles de l'histoire", le puits où se jettent les essais politiques des gens qui auraient entrepris concrètement l'essai de se défaire, de désapprendre leur propre savoir des ordres sociaux les plus sus, les plus connus, les plus performés tout au long de l'histoire de l'animal homme. Et notamment les essais de dé-savoir les façons de faire des riches et des pauvres ou des gouvernants et des gouvernés. Ces essais ne peuvent passer que par des exils, c'est-à-dire par la traversée d'un désert de savoir, un désert d'habitudes, un désert de quotidien. Le savoir de ces façons de faire des mondes sans riches et pauvres, sans gouvernants et gouvernés, sans "bourgeois et prolétaires" n'est

pas garanti d'avance, nous ne savons pas encore si nous en sommes capables à ce point de l'histoire des sociétés humaines. La collectivité des humains qui veuille s'y mettre, se coltiner cette tâche aura à s'exiler, à s'exiler très concrètement des façons de faire des sociétés basées sur l'inégalité du partage des richesses et du gouvernement. La révolution aboutit forcément à un exil.

Exilophilie

Je voudrais ajouter qu'un des paris de ce petit essai aura été d'avancer qu'il n'est pas essentiel de distinguer la source du non-savoir ou du dé-savoir en quoi consiste un exil. Que ce soit moi, toi, lui ou ça ou nous ou vous, ce qui met en situation d'exil ne change en rien ce en quoi l'exil consiste, l'effectivité de la situation dans laquelle "je ne sais plus faire ce que je savais faire".

Il est évident qu'un amoureux ou ami de l'exil, un *exilophile*, aura un rapport tout à fait autre avec cette situation de dé-savoir qu'un simple exilé, mais cela n'empêche que pour l'un et pour l'autre il y aura exil.

Il faut bien préciser donc pourquoi l'*exilophilie* est, de fait, marginale, pourquoi celui qui exile est rarement identique à celui qui est exilé, ou autrement dit, pourquoi l'exil est presque toujours conjugué à la voix passive et très rarement comme verbe pronominal réflexif: "je suis exilé" plutôt que "je m'exile". Pourquoi c'est presque toujours l'autre qui exile? Il est évident que cela tient au fait que l'exil est une situation de dénuement, au fait qu'être exilé c'est être démuné, démuné d'une ou une série de maîtrises, dénué d'un ou plusieurs savoirs et ainsi bien plus exposé à la perte de ce qui est en jeu qu'auparavant, lorsqu'on logeait dans le chez-soi douillet de la maîtrise. L'exil est économiquement très risqué, voire néfaste, c'est pourquoi un vivant (oui, la vie, toujours elle...) ou plus généralement un savant, ne peut le vouloir comme tel, sauf à vouloir sa propre perte. À l'exil, nous le savons bien, on y est toujours forcé. On n'abandonne pas un chez-soi si, d'une façon ou d'une autre, on n'arrive pas à la conclusion que ce chez-soi est interdit, délabré, ou en passe de le devenir, et qu'il vaut mieux s'exposer à l'exil que de succomber à l'implosion du dedans. L'exil ne peut être accepté que par le truchement d'un calcul au sujet de ce sur quoi il peut aboutir.

Nous pourrions nommer *voyageur* le sujet de l'exilophilie, cette figure improbable qui aime à s'exiler, c'est-à-dire à perdre son savoir, à s'en dessaisir pour se trouver en face ou plutôt au beau milieu de cette situation réfléchissante dans laquelle il faudra bien se débrouiller si on ne veut pas tout perdre. Le voyageur aime la réflexion à laquelle l'exil oblige; il aime à patauger, au risque de couler, dans le marasme des pratiques réfléchissantes.

Or le voyageur est forcément une figure exceptionnelle, rare, faute de quoi l'exil n'aurait été jamais un châtement. Et cette rareté provient sans doute du fait que voyager c'est prendre plaisir à la traversée d'un désert de savoir dans lequel le tout (la vie, la peinture, la musique... que sais-je encore) risque

effectivement sa peau de façon bien plus évidente qu'en restant à la maison du savoir maîtrisé. Le voyage n'est tel que là où l'avoir lieu même de l'activité est en risque.

Le voyageur en peinture n'est tel que là où quittant sa maîtrise picturale, il risque tout simplement de cesser de pouvoir peindre, de ne plus jamais faire de la peinture. Le voyageur en philosophie n'est tel que là où quittant sa maîtrise philosophique, il risque de dire adieu à la philosophie. Le voyageur en vie n'est tel que là où il risque la vie comme telle.

Or, si le voyage peut être considéré le cas d'un exil affirmé, la figure du bon voyageur se situe sur la crête d'un savoir. Un voyageur ne peut être qu'un démerdard, faute de quoi il périt dans son voyage; et ce bien qui distingue le bon voyageur du mauvais voyageur condamné à la perte, ne peut être qu'un savoir, certes un drôle de savoir, un savoir à la limite du savoir parce qu'incapable de fixer une règle, un savoir en prises avec le singulier, avec le cas par cas: un savoir qui ne sera pas strictement un savoir-avoir-affaire-avec, mais ce *savoir se tirer d'affaire* par lequel on définit couramment cet étrange art de la débrouille, si fascinant, si instable, si lié à la pauvreté de l'exilé.

Tempo et exil

Il faudrait maintenant s'arrêter quelques instants, avant de se taire, pour considérer une question de rythme ou de tempo. Étant évident que les façons de faire sont en déplacement, en mouvement –fût-il plus ou moins perceptible–, et que donc les passages entre un savoir et un non-savoir ne cessent de se produire, pouvons-nous considérer n'importe quel passage entre un savoir et un dé-savoir comme relevant de l'exil? La vieillesse, par exemple, est-elle un exil? Cette progressive perte de facultés, de savoirs que nous nommons *vieillir* relève-t-elle de l'exil ou devons-nous associer essentiellement à l'exil l'idée d'un passage brusque, d'un passage drastique d'un savoir à un non-savoir? L'exil est-il une déflagration du non-savoir, une immersion subite dans l'inconnu, dans le "ne plus savoir avoir affaire avec..."? L'accidenté qui ne peut plus marcher, c'est-à-dire qui ne sait plus marcher, serait en exil de la marche et il y serait tant qu'il n'aurait pas réussi à trouver un nouveau savoir de l'avancer, une autre façon d'avancer qui ne passerait pas par les jambes mais par le jeu de bras et de bâtons ou par un engin à roues. Il y serait, aussi, tant qu'il ne réussirait pas, par un travail de ré-apprentissage, à faire marcher ses jambes, à rentrer dans la patrie de la marche qu'il avait si bien connu, si joyeusement habité avant d'en être banni brusquement par le choc. Le vieillard qui peine à marcher, qui perd par petits seuils successifs le savoir de la marche, serait-il lui aussi en exil ou faut-il trouver un autre nom, un autre concept pour cette expulsion à petit feu, pour ce passage décortiqué d'un savoir à un non-savoir? Je laisse la question ouverte.

